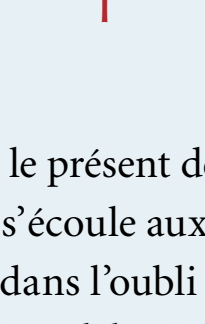
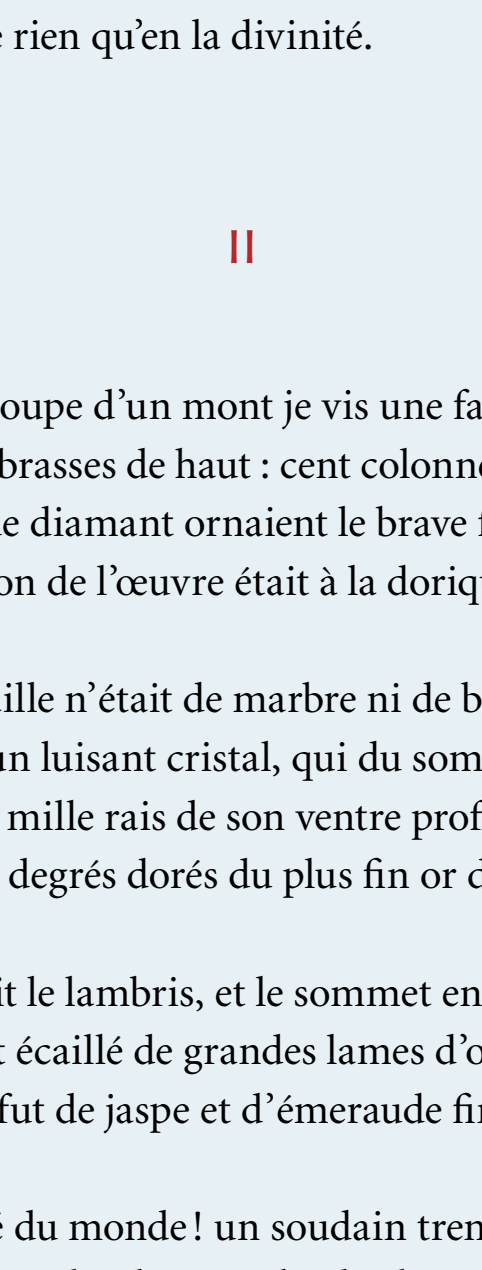


Joaquim du Bellay

Songe



Pierre-Paul Rubens (1577-1640), *Paysage avec un berger et son troupeau*
(vers 1638), National Gallery, Londres, Angleterre.



Joaquim du Bellay (1522-1560).

SONGE

I

C’était alors que le présent des dieux
Plus doucement s’écoule aux yeux de l’homme,
Faisant noyer dedans l’oubli du somme
Tout le souci du jour laborieux ;

Quand un démon apparut à mes yeux
Dessus le bord du grand fleuve de Rome,
Qui, m’appelant du nom dont je me nomme,
Me commanda regarder vers les cieux :

Puis m’écria : Vois, dit-il, et contemple
Tout ce qui est compris sous ce grand temple,
Vois comme tout n’est rien que vanité.

Lors, connaissant la mondaine inconstance,
Puisque Dieu seul au temps fait résistance,
N’espère rien qu’en la divinité.

II

Sur la croupe d’un mont je vis une fabrique
De cent brasses de haut : cent colonnes d’un rond
Toutes de diamant ornaient le brave front :
Et la façon de l’œuvre était à la dorique.

La muraille n’était de marbre ni de brique
Mais d’un luisant cristal, qui du sommet au fond
Élançait mille rais de son ventre profond
Sur cent degrés dorés du plus fin or d’Afrique.

D’or était le lambris, et le sommet encor
Reluisait écaillé de grandes lames d’or :
Le pavé fut de jaspe et d’émeraude fine.

Ô vanité du monde ! un soudain tremblement
Faisant crouler du mont la plus basse racine,
Renversa ce beau lieu depuis le fondement.

III

Puis m’apparut une pointe aiguisée
D’un diamant de dix pieds en carré,
À sa hauteur justement mesuré,
Tant qu’un archer pourrait prendre visée.

Sur cette pointe une urne fut posée
De ce métal sur tous plus honoré :
Et reposait en ce vase doré
D’un grand César la cendre composée.

Aux quatre coins étaient couchés encor
Pour piédestal quatre grands lions d’or,
Digne tombeau d’une si digne cendre.

Las, rien ne dure au monde que tourment !
Je vis du ciel la tempête descendre,
Et foudroyer ce brave monument.

IV

Je vis haut élevé sur colonnes d’ivoire,
Dont les bases étaient du plus riche métal,
À chapiteaux d’albâtre et frises de cristal,
Le double front d’un arc dressé pour la mémoire.

À chaque face était portraite une victoire,
Portant ailes au dos, avec habit nymphal,
Et haut assise y fut sur un char triomphal
Des empereurs romains la plus antique gloire.

L’ouvrage ne montrait un artifice humain,
Mais semblait être fait de cette propre main
Qui forge en aiguisant la paternelle foudre.

Las, je ne veux plus voir rien de beau sous les cieux,
Puisqu’un œuvre si beau j’ai vu devant mes yeux
D’une soudaine chute être réduit en poudre.

V

Et puis je vis l’arbre dodonien
Sur sept coteaux épande son ombrage,
Et les vainqueurs ornés de son feuillage
Dessus le bord du fleuve ausonien.

Là fut dressé maint trophée ancien,
Mainte dépouille, et maint beau témoignage
De la grandeur de ce brave lignage
Qui descendit du sang dardanien.

J’étais ravi de voir chose si rare,
Quand de paysans une troupe barbare
Vint outrager l’honneur de ces rameaux.

J’ouïs le tronc gémir sous la cognée,
Et vis depuis la souche dédaignée
Se reverdir en deux arbres jumeaux.

VI

Une louve je vis sous l’ancre d’un rocher
Allaitant deux bessons : je vis à sa mamelle
Mignardement jouer cette couple jumelle,
Et d’un col allongé la louve les lécher.

Je la vis hors de là sa pâture chercher,
Et courant par les champs, d’une fureur nouvelle
Ensangler la dent et la patte cruelle
Sur les menus troupeaux pour sa soif étancher.

Je vis mille veneurs descendre des montagnes
Qui bornent d’un côté les lombardes campagnes,
Et vis de cent épieux lui donner dans le flanc.

Je la vis de son long sur la plaine étendue,
Poussant mille sanglots, se vautrer en son sang,
Et dessus un vieux tronc la dépouille pendue.

VII

Je vis l’oiseau qui le soleil contemple
D’un faible vol au ciel s’aventurer,
Et peu à peu ses ailes assurer,
Suivant encor le maternel exemple.

Je le vis croître, et d’un voler plus ample
Des plus hauts monts la hauteur mesurer,
Percer la nue, et ses ailes tirer
Jusqu’au lieu où des dieux est le temple.

Là se perdit : puis soudain je l’ai vu
Rouant par l’air en tourbillon de feu,
Tout enflammé sur la plaine descendre.

Je vis son corps en poudre tout réduit,
Et vis l’oiseau, qui la lumière fuit,
Comme un vermet renaître de sa cendre.

VIII

Je vis un fier torrent, dont les flots écumeux
Rongeaient les fondements d’une vieille ruine :
Je le vis tout couvert d’une obscure bruine,
Qui s’élevait par l’air en tourbillons fumeux :

Dont se formait un corps à sept chefs merveilleux,
Qui villes et châteaux couvrait sous sa poitrine,
Et semblait dévorer d’une égale rapine
Les plus doux animaux et les plus orgueilleux.

J’étais émerveillé de voir ce monstre énorme
Changer en cent façons son effroyable forme,
Lorsque je vis sortir d’un antre scythien

Ce vent impétueux, qui souffle la froidure,
Dissiper ces nuaux, et en si peu que rien
S’évanouir par l’air cette horrible figure.

IX

Tout effrayé de ce monstre nocturne,
Je vis un corps hideusement nerveux,
À longue barbe, à longs flottants cheveux,
À front ridé et face de Saturne :

Qui s’accoudant sur le ventre d’une urne,
Versait une eau, dont le cours fluctueux
Allait baignant tout ce bord sinueux
Où le Troyen combattit contre Turne.

Dessous ses pieds une louve allaitait
Deux enfants : sa main dextre portait
L’arbre de paix, l’autre la palme forte :

Son chef était couronné de laurier.
Adonc lui chut la palme et l’olivier,
Et du laurier la branche devint morte.

X

Sur la rive d’un fleuve une nymphe explorée,
Croisant les bras au ciel avec mille sanglots,
Accordait cette plainte au murmure des flots,
Outrageant son beau teint et sa tresse dorée :

Las, où est maintenant cette face honorée,
Où est cette grandeur et cet antique los,
Où tout l’honneur et l’honneur du monde fut enclos,
Quand des hommes j’étais et des dieux adorée ?

N’était-ce pas assez que le discord mutin
M’eût fait de tout le monde un publique butin,
Si cet hydre nouveau, digne de cent Hercules,

Foisonnant en sept chefs de vices monstrueux
Ne m’engendrait encore à ces bords troubleux
Tant de cruels Nérons et tant de Caligules ?

XI

Dessus un mont une flamme allumée
À triple point ondoyait vers les dieux,
Qui de l’encens d’un cèdre précieux
Parfumait l’air d’une odeur embaumée.

D’un blanc oiseau l’aile bien emplumée
Semblait voter jusqu’au séjour des dieux,
Et dégoisant un chant mélodieux
Montait au ciel avecques la fumée.

De ce beau feu les rayons écartés
Lançaient partout mille et mille clartés,
Quand le dégoût d’une pluie dorée

Le vint éteindre. Ô triste changement !
Ce qui sentait si bon premièrement
Fut corrompu d’une odeur sulfurée.

XII

Je vis sourdre d’un roc une vive fontaine,
Claire comme cristal aux rayons du soleil,
Et jaunissant au fond d’un sablon tout pareil
À celui que Pactol roule parmi la plaine.

Là semblait que nature et l’art eussent pris peine
D’assemler en un lieu tous les plaisirs de l’œil :
Et là s’oyait un bruit incitant au sommeil,
De cent accords plus doux que ceux d’une sirène.

Les sièges et relais luisaient d’ivoire blanc,
Et cent nymphes autour se tenaient flanc à flanc,
Quand des monts plus prochains de faunes une suite

En effroyables cris sur le lieu s’assembla,
Qui de ses vilains pieds la belle onde troubla,
Mit les sièges par terre et les nymphes en fuite.

XIII

Plus riche assez que ne se montrait celle
Qui apparut au triste Florentin,
Jetant ma vie au rivage latin,
Je vis de loin surgir une nacelle :

Mais tout soudain la tempête cruelle,
Portant envie à si riche butin,
Vint assaillir d’un aiglon mutin
La belle nef des autres la plus belle.

Finalement l’orage impétueux
Fit abimer d’un gouffre tortueux
La grand richesse à nulle autre seconde.

Je vis sous l’eau perdre le beau trésor,
La belle nef, et les roches encor,
Puis vis la nef se ressourdre sur l’onde.

XIV

Ayant tant de malheurs gémi profondément,
Je vis une cité semblable à celle
Que vit le messager de la bonne nouvelle,
Mais bâti sur le sable était son fondement.

Il semblait que son chef touchât au firmament,
Et sa forme n’était moins superbe que belle :
Digne, s’il en fut onc, digne d’être immortelle,
Si rien dessous le ciel se fondait fermement.

J’étais émerveillé de voir si bel ouvrage,
Quand du côté du nord vint le cruel orage,
Qui soufflant la fureur de son cœur dépité

Sur tout ce qui s’oppose rencontre sa venue,
Renversa sur-le-champ, d’une poudreuse nue,
Les faibles fondements de la grande cité.

XV

Finalement sur le point que Morphée
Plus véritable apparaît à nos yeux,
Fâché de voir l’inconstance des cieux,
Je vois venir la sœur du grand Typhée :

Qui bravement d’un morion coiffée
En majesté semblait égale aux dieux,
Et sur le bord d’un fleuve audacieux
De tout le monde érigeait un trophée.

Cent rois vaincus gémissaient à ses pieds,
Les bras aux dos honteusement liés :
Lors effrayé de voir telle merveille ;

Le ciel encor je lui vois guerroyer,
Puis tout à coup je la vois foudroyer,
Et du grand bruit en sursaut je m’éveille.